Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art

Herausgeber: Visarte Schweiz

Band: - (1986)

Heft: 1

Artikel: H.-F. Lévy, un mécène hors du commun = H.F. Levy, ein aussergewöhnlicher Mäzen

Autor: Stadelmann, Claude / Lévy, H.-F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-623512

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

H.-F. Lévy, un mécène hors du commun

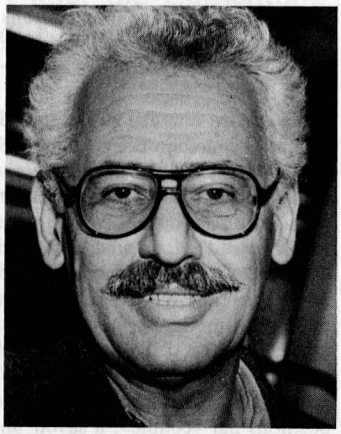
Le mécénat n'existe plus. Dans le domaine de la création artistique, ces propos ont passé à l'euphémisme. Il est vrai cependant qu'en Suisse, si l'on cherche bien, on trouve encore quelques passionnés qui ouvrent leur bourse pour faire vivre un artiste ou pour promouvoir son œuvre. Dans cette poignée de personnes d'exception, nous en avons rencontré une qui constitue encore une particularité, M. H.-F. Lévy. Établi à Zurich dès 1957, il a toujours manifesté un profond intérêt pour les arts visuels. Cette passion, alimentée par l'engagement artistique de sa première et de sa deuxième femme, l'incita progressivement à quitter le monde des affaires pour se consacrer entièrement à la promotion de jeunes plasticiens. Et son parcours, à notre connaissance unique en Suisse en tout cas, passe par l'aménagement et la mise à disposition d'ateliers.

Art Suisse:
M. H.-F. Lévy, vous considérez-vous comme un mécène?

H.-F. Lévy:
Je ne sais pas et, pour moi, ça n'est pas important. J'ai toujours eu une passion pour les arts plastiques. J'ai consacré une bonne partie de mon existence aux affaires, pris complèment entre Zurich, Londres et New York, villes qui se partageaient les composantes de mon entreprise.
Le premier pas effectif que j'ai fait pour la promotion des arts visuels date d'une bonne dizaine d'années, lorsque, dans ma propriété en pleine campagne anglaise, j'ai accueilli deux artistes suisses qui se sont installés dans les ateliers. J'avais l'intention d'en faire un centre culturel et de procéder à des échanges.
Puis, en 1978, j'ai décidé de tout vendre, de tourner le dos au commerce et de consacrer toute mon énergie à la promotion artistique. Et, vous savez, dans ce domaine, il en faut...

Art Suisse:
Vous avez quitté un marché pour en retrouver un autre...

H.-F. Lévy:
Non. Si je dis que je réserve la totalité de mon temps à la promo-



tion artistique, cela signifie que je m'occupe de la structure que j'ai mise en place de bout en bout. Et cela, seul! Mais, le marché de l'art ne m'intéresse pas comme tel.

Art Suisse:
Alors pourquoi avez-vous choisi cette forme de mécénat?

H.-F. Lévy:
Je ne suis pas convaincu du tout par le système encore en vigueur aujourd'hui des galeries. C'est-à-dire que la structure du marché de l'art ne sert l'intérêt que des galeristes et des artistes reconnus et elle constitue un obstacle majeur à la promotion de jeunes artistes.
C'est pourquoi, il me paraît beaucoup plus important de créer des moyens, des outils, des lieux dans lesquels les artistes peuvent travailler librement. Je tiens aussi beaucoup aux échanges et aux mélanges de nationalités dans des lieux donnés.
Je connais bien l'Angleterre. J'y ai fait mes études. Il existe à Londres une expérience qui pour moi est un modèle du genre dans la promotion de l'art. Il s'agit d'une organisation qui s'appelle «SPACE». Organisation privée à son origine, elle est aujourd'hui une importante association avec des partenaires publiques et privés. Elle compte 250 ateliers répartis dans toute la ville et qui ont été aménagés dans des bâtiments désaffectés: usines, entrepôts, magasins, anciennes écoles, vieilles églises, etc....
Et si durant les années 60/70, Londres ne représentait plus une métropole attractive et intéressante dans le domaine de l'art contemporain, depuis quelque temps, et à mon avis, grâce notamment au travail de «SPACE», la capitale britannique revient au premier plan et rivalise avec New York ou Berlin.

Art Suisse:
Alors votre objectif consiste-t-il à appliquer le modèle «SPACE» anglais à Zurich?

H.-F. Lévy:
Je n'ai pas cette prétention, mais je continue à penser que cette expérience demeure exemplaire et les contacts que j'ai avec cette institution me confortent dans mon «entreprise».

Art Suisse:
Pourquoi Zurich et pas une autre ville suisse?

H.-F. Lévy:
D'abord parce que j'y habite et je m'y sens bien. Si Zurich est la plus grande ville de Suisse, elle n'est encore trop démesurée. La ville est particulièrement vivante sur le plan culturel – ça bouge beaucoup – et elle offre des contrastes fascinants.
Lorsque je me suis mis à la recherche de locaux, j'ai constaté qu'il existait aussi passablement d'anciens bâtiments (usines, entreprises, entrepôts) vides. Et les volumes qu'ils contiennent correspondent à des espaces particulièrement adaptés à l'aménagement d'ateliers pour les artistes visuels.
Pendant un temps, j'ai participé à l'expérience de la Spinnerei à Wettingen – 1200 m² à disposition des artistes – qui a été reprise par Rudi Bärkler. Mais j'y ai renoncé. ▸

Art Suisse:
Vous disposez d'une quarantaine d'ateliers à Zurich, comment se répartissent-ils et comment fonctionnent-ils?

H.-F. Lévy:
Il y a un premier groupe de 32 ateliers répartis en trois complexes – qui sont toujours d'anciens bâtiments industriels – situés à la Räffelstrasse, à la Zweierstrasse et à la Binzstrasse. J'ai commencé la réfection de ces locaux en 1978. Les 32 ateliers sont tous équipés d'un chauffage, électricité, eau, etc.... Les artistes sont locataires – location réduite au minimum – et bénéficient d'un contrat de 5 ans. La plupart d'entre eux sont des peintres, mais il y a quelques sculpteurs, des artisans et 4 grands ateliers sont toujours occupés par des «Plakatmaler», dont le terme équivalent n'existe pas en français. Depuis quelque temps, nous organisons des week-end «ouverts» au public. Cette action remporte un grand succès et les artistes ne s'en plaignent pas.
Un deuxième groupe de 8 ateliers, situés au 133 Sihlquai dans un ancien entrepôt au 3e étage. Ce groupe a une raison sociale «BINZ 39» – référence aux ateliers de la Binzstrasse – et fonctionne avec un statut particulier. En surface, 600 m² sont affectés aux ateliers et 130 m² ont été amenagés en galerie. Ces locaux sont mis à disposition des artistes qui y travaillent et qui organisent, avec mon consentement, des expositions périodiques. En plus, ils sont au bénéfice d'une bourse durant leur séjour.

Art Suisse:
Qui choisit les candidats et comment s'opère le choix?

H.-F. Lévy:
L'expérience de «BINZ 39» date de quatre ans. Comme je vous l'ai dit toute à l'heure, j'assume pour l'instant seul la totalité de l'animation et de la gestion des ateliers. Cela signifie donc que je choisis également seul les artistes à qui j'offre les possibilités de travail dans le cadre de «BINZ 39». Cela me paraît normal. Je me fie à mes goûts, à mes affinités à partir de ce que je peux connaître d'intéressant au sein de la jeune génération d'artistes visuels aujourd'hui. Trois critères dits objectifs déterminent ma sélection. L'âge d'abord dont j'ai fixé la limite à 28–29 ans. Le mélange des nationalités ensuite avec une clef qui, en principe, réserve 4 ou 5 ateliers à des artistes suisses, vivants si possible à Zurich depuis 2 ans, et, les 3 ou 4 autres offerts à des jeunes artistes étrangers. Actuellement, «BINZ 39» accueille 2 américains, 1 roumaine et 5 suisses. Enfin, le critère artistique consiste à réunir dans une période donnée, un éventail varié des expressions, des courants ou des tendances.
Il faut ajouter, sur le plan pratique, que le séjour ainsi que la bourse sont limités à deux ans. Ce procédé permet à l'artiste de réaliser un travail sur un temps suffisamment long, favorise un tournus et incite à entreprendre une politique d'échanges...

Atelier, Binz 39, Zurich

Art Suisse:
Sous quelle forme les échanges se pratiquent-ils?

H.-F. Lévy:
Dans le cadre de «BINZ 39», le procédé se réalise souvent avec les pays des artistes que j'accueille à Zurich, mais au coup à coup. Cela s'est produit avec le Canada, les USA, l'Autriche. Mais je souhaite parvenir à proposer des échanges «collectifs». Cette initiative se dessine avec des partenaires à Berlin et à Londres.
En outre, je vous signale que je possède un studio à New York avec lequel je favorise les échanges New York – Zurich. Avec la contribution de la Bank Bär, nous mettons également à disposition de l'artiste une bourse de 1000 dollars U.S. par mois.
Il y a encore une axe sur lequel je compte beaucoup pour alimenter les échanges, en l'occurrence au niveau des expositions. Vous le savez peut-être, j'ai financé cette année les Galeries Emmerich. Les locaux ont été inaugurés récemment avec une exposition du «Verein Kunsthalle». Afin de permettre à des jeunes artistes d'avoir accès à la scène ou marché de l'Art, je me propose de mettre sur pied des expositions par «couple», à savoir un artiste connu et reconnu à l'échelon international avec un jeune artiste qui mérite de l'être. Le premier essai sera composé de David Hockney et de Thomas Wirnisch. J'espère ainsi promouvoir des échanges de ce type avec d'autres partenaires en Europe ou ailleurs.

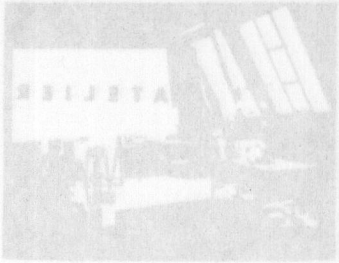
Art Suisse:
À vous entendre, il semble que vous menez votre travail de promotion artistique comme vous conduisiez votre entreprise commerciale. Est-ce complètement innocent?

H.-F. Lévy:
C'est la seule manière de concrétiser un projet et d'exploiter sa réalisation. Si j'ai décidé de cesser le «business», je n'ai pas pour autant quitté ma façon de travailler. Et dès le moment où je ne dois rien à personne et que je n'ai pas d'intérêts financiers qui doivent me rapporter de l'argent, je peux travailler librement, sans arrière-pensée, et consacrer mon temps et mon énergie à ce que j'aime, à ma passion. Car, si je voulais gagner de l'argent sur le compte des artistes, je pourrais les «acheter», comme cela se fait fréquemment, mais je préfère me faire plaisir en donnant un outil de travail à un jeune artiste et, pourquoi pas, en achetant une de ses toiles qui me plaît.
Pour moi, les arts visuels représentent le seul contrepoids au monde industriel, à l'évolution technologique qui nous façonne tous. Les autres arts, comme la musique, le cinéma, le théâtre, sont trop tributaires des contraintes techniques dans cette fin de siècle.

Art Suisse:
Ne vous sentez-vous pas isolé dans votre entreprise?

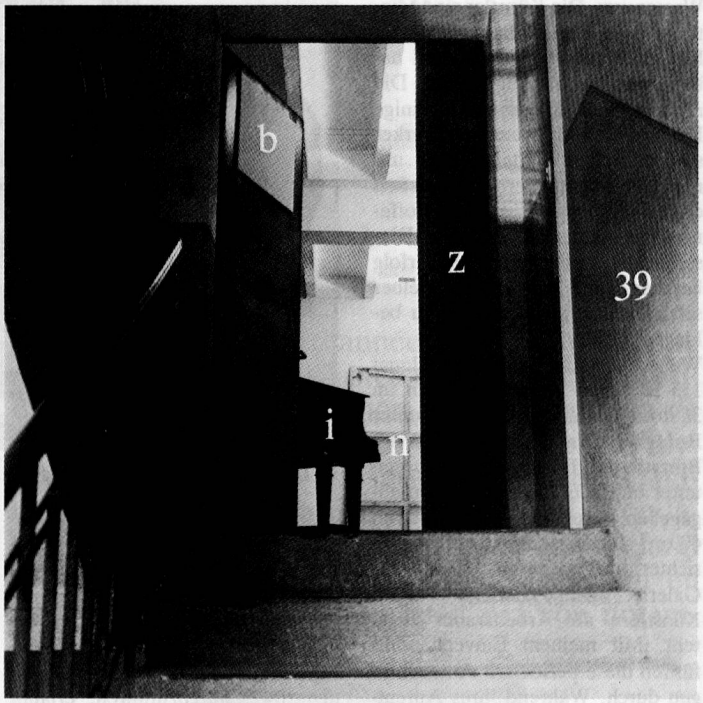
H.-F. Lévy:
Non, avec les artistes, on se sent en famille. Et j'entretiens de bonnes relations avec les autorités et la plupart des responsables culturels, même si la ville de Zurich ne me fait pas de cadeaux. Exemple: la location du 3e étage du Sihlquai 133 est aussi élevée que celle du rez-de-chaussée qui sert d'exposition à une fabrique de meubles. Et j'ai dû aménager cet espace à mes frais avec installation d'eau, electricité, etc... Je ne me plains pas, je constate. Je constate aussi que dans le quartier, il y aurait la possibilité de créer plus de 60 ateliers en utilisant d'anciens bâtiments industriels vides. La ville ne veut pas investir, c'est son droit. Mais si d'autres passionnés d'arts plastiques voulaient se lancer dans une pareille opération, j'en serais très heureux... Pour les jeunes artistes d'abord!

Propos recueillis par
Claude Stadelmann



H. F. Levy, ein aussergewöhnlicher Mäzen

Das Mäzenatentum existiert nicht mehr. Und doch – wenn man sich die Mühe nimmt zu suchen, finden sich da und dort Begeisterte, die finanzielle Mittel freimachen, um einem Künstler die Arbeit zu ermöglichen oder sein Werk zu fördern. Aber sogar innerhalb dieses kleinen Kreises stellt Herr H. F. Levy eine Ausnahme dar. Seit 1957 in Zürich niedergelassen, hat er schon immer ein tiefes Interesse für die bildende Kunst gehabt. Diese Leidenschaft, die durch die künstlerische Arbeit seiner ersten und seiner zweiten Frau noch verstärkt wurde, hat dazu geführt, dass er nach und nach die Welt der Geschäfte verlassen hat, um sich ganz der Förderung junger bildender Künstler zu widmen.
Und dieser Weg, der unseres Wissens in der Schweiz einmalig ist, führt über die Einrichtung von Ateliers, die Herr Levy Künstlern zur Verfügung stellt.



Schweizer Kunst
Herr Levy, würden Sie sich als Mäzen bezeichnen?

H. F. Levy
Ich weiss es nicht, und für mich ist dies auch nicht wichtig. Ich hatte schon immer eine Leidenschaft für die bildenden Künste. Einen grossen Teil meines Lebens habe ich in Geschäften zwischen Zürich, London und New York verbracht. Den ersten eigentlichen Schritt in Richtung Förderung der bildenden Kunst habe ich vor ungefähr zehn Jahren gemacht. Damals habe ich zwei Schweizer Künstler eingeladen, in den Ateliers auf meinem Besitz in der englischen Landschaft zu arbeiten. Eigentlich wollte ich daraus ein Kulturzentrum machen und den Künstleraustausch fördern. Dann habe ich mich 1978 entschlossen, alles zu verkaufen, der Geschäftswelt den Rücken zu kehren und meine ganze Energie der Förderung der bildenden Künste zu widmen.

Schweizer Kunst:
Sie haben demnach einen Markt verlassen und einen andern vorgefunden.

H. F. Levy:
Keinesfalls. Wenn ich sage, dass ich meine Zeit der Kunstförderung widme, so heisst das, dass ich mich um die Strukturen kümmere, die ich nach und nach aufbaue. Der Kunstmarkt als solcher interessiert mich nicht.

Schweizer Kunst:
Wieso haben Sie gerade diese Form des Mäzenatentums gewählt?

H. F. Levy:
Ich bin vom Galeriesystem, wie es heute gehandhabt wird, keineswegs überzeugt. Die Marktstruktur der Kunst dient in erster Linie den Interessen der Galeristen und der arrivierten Künstler; für junge Künstler ist sie eher ein Hindernis. Mir scheint wichtiger, dass Mittel, Werkzeuge zur Verfügung gestellt werden, Orte, an denen die Künstler in Freiheit arbeiten können. Mir ist auch der Austausch wichtig, und dass verschiedene Nationalitäten am gleichen Ort arbeiten können.
Ich kenne England sehr gut, da ich dort studiert habe. In London gibt es ein Experiment, das für mich als Modell dient für Kunstförderung. Es handelt sich um SPACE, eine anfänglich private Organisation, die heute zu einer wichtigen Gesellschaft mit öffentlichen und privaten Partnern geworden ist. 250 Ateliers verteilt über die ganze Stadt gehören zu SPACE; eingerichtet worden sind sie in verlassenen Gebäuden: Fabriken, Lagerhallen, alten Schulen, alten Kirchen usw. Wenn London während der Jahre 60/70 als Kunstmetropole nichts mehr galt, so ist diese Stadt in letzter Zeit – und wahrscheinlich dank der Arbeit von SPACE – in die ersten Reihen vorgerückt und kann mit New York und Berlin konkurrieren.

Schweizer Kunst:
Beabsichtigen Sie, in Zürich ein Modell SPACE zu verwirklichen?

H. F. Levy:
Ich erhebe diesen Anspruch nicht, und doch bleibt für mich dieses Experiment exemplarisch. Die Kontakte, die ich mit SPACE pflege, bestärken mich in meinen Bemühungen.

Schweizer Kunst:
Warum gerade Zürich, warum nicht eine andere Stadt?

H. F. Levy:
Zuerst, weil ich hier wohne und weil ich mich hier wohlfühle. Auch wenn Zürich die grösste Schweizer Stadt ist, so ist sie doch nicht zu gross. Die Stadt ist ausserordentlich aktiv auf kulturellem Gebiet und bietet faszinierende Gegensätze. Und wenn ich mich auf die Suche nach Lokalitäten mache, so stelle ich fest, dass ziemlich viele Gebäude (Fabriken, Hallen) leerstehen. Die Volumen entsprechen den Bedürfnissen, die an Künstlerateliers gestellt werden. Während einiger Zeit habe ich mich am Experiment der Spinnerei Wettingen (1200 m² zur Verfügung der Künstler) beteiligt, mich aber dann zurückgezogen.

Schweizer Kunst:
Sie verfügen in Zürich über rund 40 Ateliers. Wie funktioniert die Verteilung?

H. F. Levy:
32 Ateliers sind in 3 alten Industriegebäuden untergebracht, in der Räffelstrasse, der Zweierstrasse und der Binzstrasse. Mit der Instandstellung dieser Lokalitäten ha-

▶

be ich 1978 begonnen. Alle 32 Ateliers haben Heizung, Elektrizität, Wasser usw. Die Künstler sind Mieter – wobei der Mietzins auf einem Minimum gehalten wird – und haben einen Vertrag für 5 Jahre. Die meisten sind Maler, auch einige Bildhauer und Kunsthandwerker sind darunter. 4 Ateliers sind immer von Plakatmalern besetzt. Seit einiger Zeit organisieren wir «offene» Week-ends für Besucher. Dieser Aktion ist ein grosser Erfolg beschert, und die Künstler selber scheinen sich nicht darüber zu beklagen.

Weitere 8 Ateliers sind am Sihlquai 133 in einem alten Lagerraum im 3. Stock, genannt «Binz 39» (unter Bezugnahme auf die Ateliers in der Binzstrasse). Diese Ateliers werden unter besonderen Bedingungen abgegeben. Auf einer Fläche von 600 m² sind diese 8 Ateliers eingerichtet, auf weiteren 130 m² eine Galerie. Die Ateliers werden Künstlern als Arbeitsraum zugeteilt. Mit meinem Einverständnis führen diese periodisch Ausstellungen durch. Während ihres Aufenthaltes bekommen diese Künstler von mir ein Stipendium.

Schweizer Kunst:
Auf welche Weise wird die Auswahl vorgenommen?

H. F. Levy:
Das Experiment «Binz 39» dauert nun schon 4 Jahre. Ich betreue im Moment allein die Verwaltung der Ateliers. Das heisst auch, dass ich allein verantwortlich bin für die Wahl der Künstler, denen ich die Möglichkeit gebe, in der «Binz 39» zu arbeiten. Ich vertraue darauf, unter der jungen Generation Künstler zu finden, die für einen solchen Aufenthalt richtig sind. Drei Kriterien sind für meine Wahl mitbestimmend: zuerst das Alter – ich habe eine Limite von 28–29 Jahren gesetzt. Dann die Vermischung der Nationalitäten: im Prinzip sind 4 oder 5 der gratis zur Verfügung gestellten Ateliers für Schweizer reserviert, welche möglichst seit zwei Jahren in Zürich leben und 3 oder 4 für junge ausländische Künstler. In der «Binz 39» sind im Moment 2 Amerikaner, 1 Rumäne und 5 Schweizer. Dann kommt das künstlerische Kriterium dazu, wobei ich darauf achte, verschiedene Richtungen und Tendenzen zu vereinen. Zu erwähnen wäre noch, dass ein solcher Aufenthalt mit Stipendium auf 2 Jahre begrenzt ist. Dieses Vorgehen ermöglicht dem Künstler, längerfristig eine Arbeit durchzuführen, erlaubt aber einen Turnus und ermöglicht eine Politik des Austausches.

H. Levy mit jungen Künstlern in Binz 39.

Schweizer Kunst:
Wie sieht dieser Austausch praktisch aus?

H. F. Levy:
Im Rahmen von «Binz 39» geschieht dieser Austausch im Kontakt mit den Ländern, aus denen ich Künstler aufnehme, jeweils von Fall zu Fall. Austausche haben auf diese Weise stattgefunden mit Kanada, USA, Österreich. Was mir jedoch vorschwebt, ist ein Gruppenaustausch, was sich mit Partnern in Berlin und London abzuzeichnen beginnt.

In New York besitze ich ein Atelier, das mir ebenfalls den Austausch New York–Zürich ermöglicht. Mit Hilfe der Bank Bär stellen wir dem Künstler für seinen Aufenthalt in New York ein Stipendium von 1000 $ monatlich zur Verfügung.

Was mir ebenfalls sehr am Herzen liegt, um diesen Austausch zu ermöglichen, sind die Ausstellungen. Ich habe dieses Jahr finanzielle Mittel in die Galerie Emmerich gesteckt; erst vor kurzem sind die Räumlichkeiten mit einer Ausstellung des «Vereins Kunsthalle» eingeweiht worden. Um jungen Künstlern den Einstieg in die Kunstszene oder den Kunstmarkt zu ermöglichen, veranstalte ich »Paar»-Ausstellungen, d. h. Ausstellungen mit einem international anerkannten Künstler und einem jungen Künstler, der verdient, es zu werden. Der erste Versuch bringt David Hockney und Thomas Wirnisch zusammen. Ich hoffe, dass diese Art von Austausch mit andern Partnern in Europa und anderswo möglich wird.

Schweizer Kunst:
Wenn ich Sie so erzählen höre, habe ich den Eindruck, dass Sie Ihre Arbeit als Kunstförderer auf gleiche Weise betreiben wie Sie Ihre kommerziellen Unternehmungen geführt haben? Ganz ohne Hintergedanken?

H. F. Levy:
Es ist die einzige Möglichkeit, ein Projekt zu konkretisieren und zu realisieren. Auch wenn ich mich dazu entschlossen habe, das «Business» aufzugeben, so will das noch lange nicht heissen, dass ich auch meine Arbeitsweise aufgegeben habe. Vom Moment an, wo ich niemandem etwas schuldig bin, wo ich keine finanzielle Interessen habe, d. h. wo ich nicht gezwungen bin, Gewinn zu machen, von diesem Moment an kann ich frei arbeiten, ohne Hintergedanken; meine Zeit und meine Energie einsetzen für etwas, das ich liebe, das meine Leidenschaft ist. Wenn ich auf Kosten der Künstler verdienen wollte, würde ich sie «kaufen», was ja häufig geschieht. Ich ziehe es vor, mich daran zu erfreuen, dass ich einem jungen Künstler das Arbeiten ermögliche oder indem ich ein Bild kaufe, das mir gefällt.

Für mich stellt die bildende Kunst das einzig gültige Gegengewicht zur Industriewelt, zur technologischen Entwicklung dar. Die andern Künste, Musik, Kino, Theater, hängen zu sehr von den technischen Gegebenheiten unserer Zeit ab.

Schweizer Kunst:
Fühlen Sie sich nicht isoliert in Ihrem Unterfangen?

H. F. Levy:
Nein, zusammen mit den Künstlern fühlt man sich wie in einer Familie. Zudem habe ich gute Beziehungen zu den Behörden und zu den meisten Kulturverantwortlichen, auch wenn mir die Stadt Zürich keine Geschenke macht. Ein Beispiel: Die Miete des 3. Stocks am Sihlquai 133 ist gleich hoch wie diejenige des Erdgeschosses, welches für eine Möbelausstellung vermietet ist. Ich habe den 3. Stock einrichten müssen auf meine Kosten mit Wasser, Elektrizität usw. Ich beklage mich nicht, ich stelle nur fest. Ich stelle auch fest, dass im gleichen Quartier ungefähr 60 Ateliers in alten leerstehenden Gebäuden eingerichtet werden könnten. Die Stadt will nichts investieren, das ist ihr Recht. Aber wenn sich andere Leute, denen die bildende Kunst zur Leidenschaft geworden ist, hinter eine solche Aufgabe machen würden, wäre ich sehr glücklich . . . vor allem für die jungen Künstler!

Zusammenfassung des Gesprächs:
Claude Stadelmann
(Übersetzung)